

CE QUE FUT LE 9 SEPTEMBRE 1914. — M. RIBOT RENONCE A FORMER LE CABINET

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.491. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Lundi
10
SEPTEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

LA JOURNÉE CRITIQUE DE LA BATAILLE DE LA MARNE



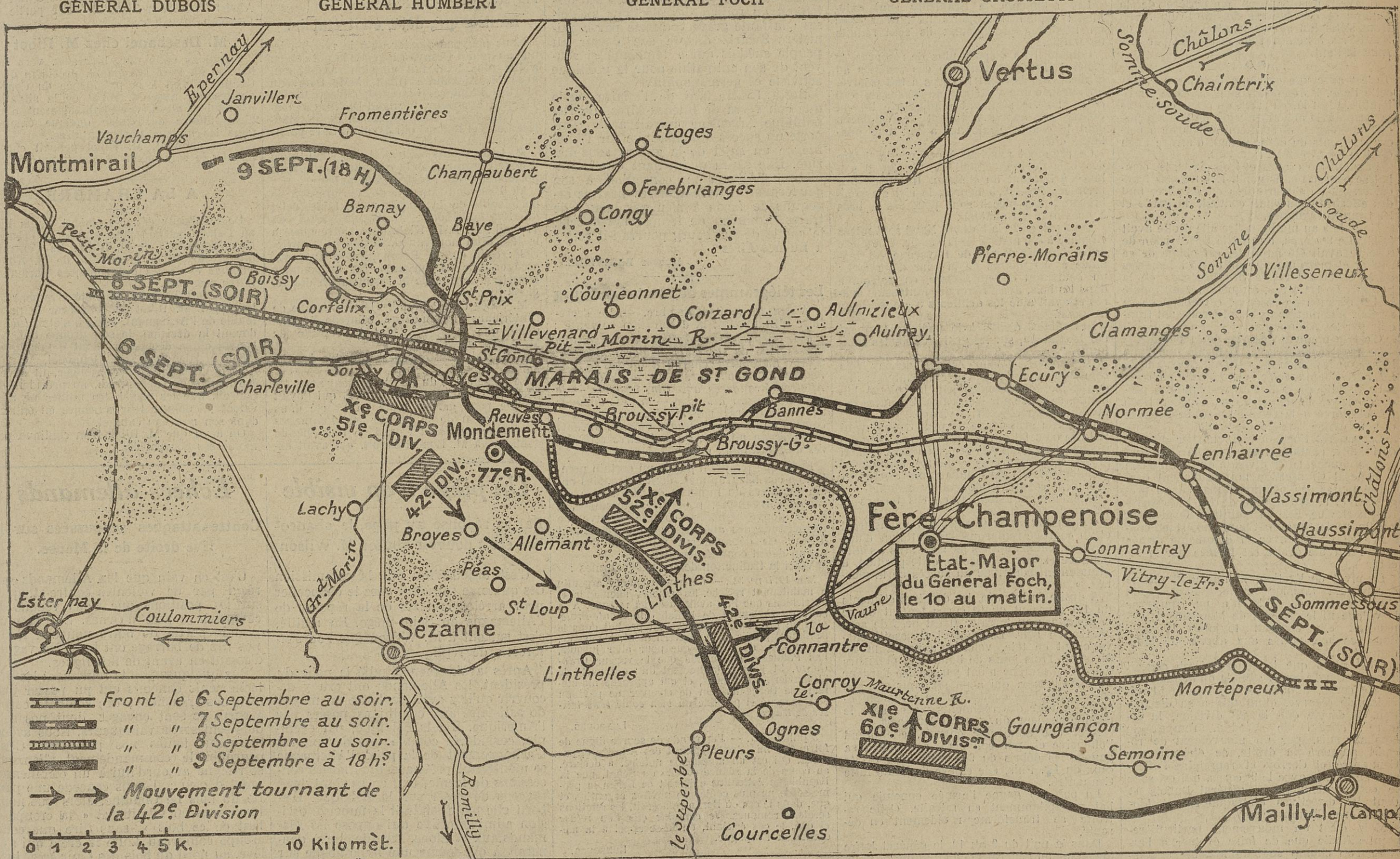
GÉNÉRAL DUBOIS

GÉNÉRAL HUMBERT

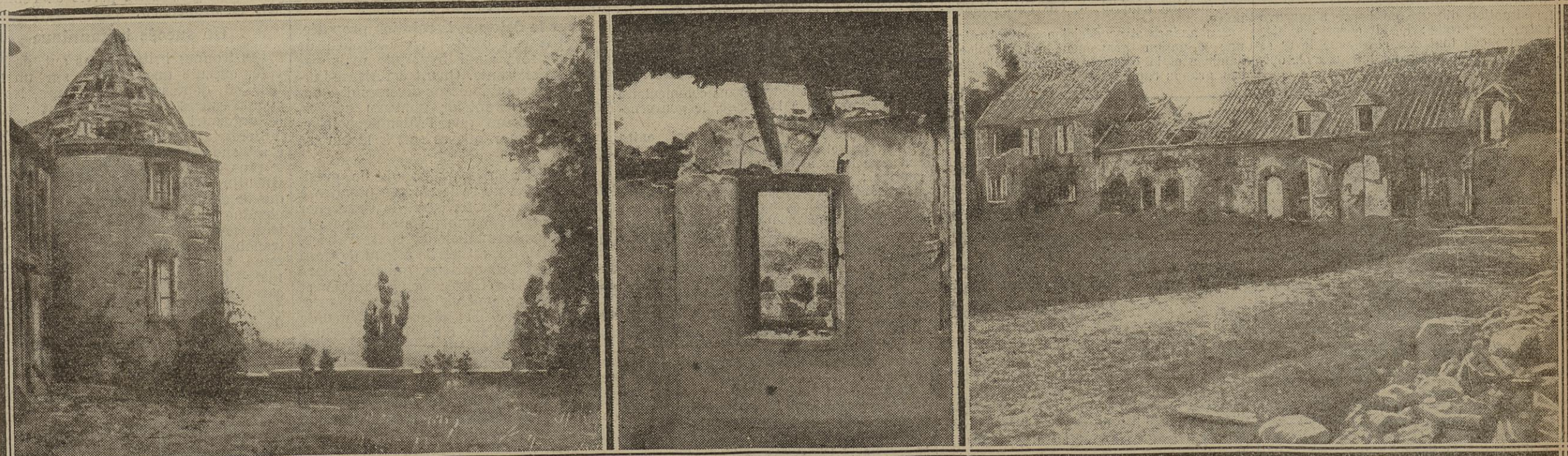
GÉNÉRAL FOCH

GÉNÉRAL GROSSETTI

COLONEL LESTOQUI



CARTE MONTRANT LES LIGNES OCCUPÉES PAR LA 9^e ARMÉE, DU 6 AU 9 SEPTEMBRE 1914, JUSQU'À L'OFFENSIVE VICTORIEUSE DE LA 42^e DIVISION



TERRASSE DE MONDEVANT OU SE TENAIT LE G^e HUMBERT

LA TOUR DE MONDEVANT

COMMUNS DU CHATEAU DE MONDEVANT APRÈS LE COMBAT

Jamais aucune carte précise et détaillée, jamais aucun récit exact et complet des opérations décisives de la bataille de la Marne n'ont été publiés. Nous apportons, aujourd'hui, l'un et l'autre aux lecteurs d'« Excelsior ». Voici, en outre du plan de l'action, les chefs

qui, sous la direction du général Foch, participèrent à la victoire, et aussi Mondevant, le pivot même de la bataille. En page 2, on trouvera le récit de la manœuvre qui arrêta l'ennemi dans sa menace d'enveloppement et le contraignit à la retraite.

UNE DATE HISTORIQUE : 9 SEPTEMBRE 1914

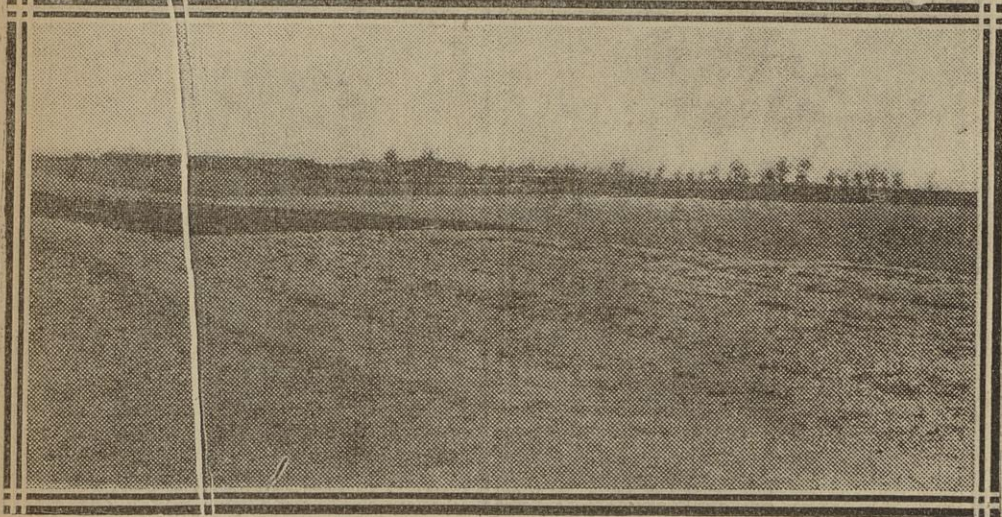
LES HEURES DÉCISIVES DE LA BATAILLE DE LA MARNE

Voici, d'après des documents officiels inédits, l'exposé précis des opérations de l'armée du général Foch qui décidèrent de la victoire.

Au lendemain des batailles de Lorraine et de Charleroi, un détachement d'armée fut constitué sous les ordres du général Foch, qui commandait au début de la campagne le 20^e corps.

Ce détachement était composé des 11^e et 9^e corps, de la division marocaine, de la 42^e di-

Mais il ne suffit pas à la division marocaine de résister; il faut qu'elle reprenne Mondement et son château, pour éviter que les Allemands ne finissent par pénétrer dans les bois et les hauteurs que les troupes du général Humbert ont conservés et qui, s'ils étaient perdus, découvriraient la



LE CHAMP DE BATAILLE DE LA FÈRE-CHAMPENOISE

vision, des 52^e et 60^e divisions de réserve et d'une division de cavalerie.

Il avait pris position en arrière de la Somme et des marais de Saint-Gond. Son front s'étendait sur quarante kilomètres, de Saint-Prix à Sommesous et passait par Moirains-le-Petit.

C'est avec une extrême violence que, sur cette ligne, les combats sont livrés le 6 septembre. C'est là, en effet, qu'est le centre de la formidable action engagée de l'Oureq jusqu'aux Vosges, et l'ennemi s'acharne à percer les fronts du détachement d'armée Foch dont le pivot est Mondement.

Pendant trois jours et trois nuits, le combat se poursuit sans répit. Les troupes françaises, bien qu'inférieures en nombre, font des efforts inouïs pour contenir la garde et les troupes saxonnes.

Mais, le 9 au matin, notre aile droite avait faibli. Le 9^e corps, auquel la 60^e division de réserve avait été adjointe, est obligé de se replier et marque un recul de 15 kilomètres après avoir été rejeté des hauteurs de la Somme. Le 11^e corps, auquel on avait ajouté la 52^e division de réserve, est obligé de se replier. Les marais de Saint-Gond sont franchis par les Allemands.

C'est le moment critique de la bataille. Le front est disloqué. Il forme une ligne brisée où les colonnes ennemies, venant de La Fère-Champenoise, s'enfoncent en coin. La bataille de la Marne va-t-elle être perdue puisque le détachement d'armée Foch semble forcé à la retraite pour se dégager et pour éviter l'envahissement?

Le général Foch, à son quartier général de Planicy, examine froidement la situation.

A sa gauche, la 42^e division qui commande le général Grossetti a non seulement conservé toutes ses positions, mais a pu progresser et s'est emparée de La Villeneuve-Charleville. Elle se maintient fermement sur la route Sézanne-Champaubert et conserve sa liaison avec la cinquième armée dont l'extrême droite est formée par le 10^e corps.

Le pivot de l'action, Mondement, résiste encore. La division marocaine a perdu Oyes et Reuves. Elle n'a pu conserver le village ni le château de Mondement. Cependant elle contient toujours l'ennemi dans les bois situés aux abords de Mondement.

C'est alors que le général Foch conçoit une manœuvre aussi géniale qu'audacieuse. Le 10^e corps, auquel est adjointe la 51^e division de réserve, étant mis à sa disposition, il décide que la 42^e division, la célèbre division de Verdun, rompra le combat, puis, par un mouvement de rocade, gagnera la droite, se dirigera sur Commaré et Corroy et reprendra l'offensive en liaison avec le 9^e corps, qui est sous le commandement du général Dubois et dont les directives d'attaque seront Moirains-Fère-Champenoise.

Mais c'est un mouvement particulièrement difficile que de faire évoluer à l'arrière d'un champ de bataille toute une division qui, mise en route à 8 h. 30 du matin, doit agir sans délai après avoir parcouru plus de 20 kilomètres sous le feu de l'ennemi.

La situation d'heure en heure s'aggrave à notre aile droite; le 11^e corps culbuté, l'ennemi porte tout son effort sur le 9^e et la division marocaine, qui luttent avec opiniâtreté.

Le concours du Japon

MILAN, 9 septembre. — Dans un article très remarqué, le *Corriere della Sera* demande, ce matin, pourquoi l'Entente n'utilise pas davantage le concours japonais, qui permettrait d'obtenir une victoire plus rapide.

« Les cessions territoriales que l'on serait peut-être amené à faire au vaillant Japon seraient largement compensées, écrit le *Corriere della Sera*, par le nombre de vies et les sommes d'argent que son intervention permettrait d'épargner. »

Une conversation avec le pape

Nous avons publié hier, avec les réserves d'usage, d'après les *Daily News* — et non d'après le *Daily Mail*, comme une erreur d'impression nous l'a fait dire — le récit d'un entretien qu'une haute personnalité venait, disait-on, conférer avec le pape.

Une dépêche nous informe que, dans les milieux politiques romains, on s'attend à ce que cette interview soit démentie par la chancellerie du Vatican.

Les Lettons protestent

LONDRES, 9 septembre. — Une correspondance de Berne dit que les Lettons résidant en Suisse ont publié une protestation contre les prétentions de la presse germanique qui affirme que Riga est une ville allemande.

M. Leepin, chef du comité letton en Suisse, déclare dans une lettre adressée aux journaux suisses que le dernier recensement de Riga, en 1913, attribuait à la ville une population de 505.000 habitants, dont seulement 15 % étaient des Allemands, 41 % des Lettons, 19 % des Russes, et le reste appartenait à différentes nationalités; mais, grâce à leurs intrigues politiques, les Allemands avaient réussi à monopoliser presque entièrement l'administration municipale et s'étaient rendus généralement odieux. Il se peut que Riga ait été une ville allemande il y a quelques siècles, mais elle en a perdu les caractéristiques depuis longtemps.

La question n'est pas de savoir ce qu'était Riga au quinzième siècle, mais ce qu'elle est aujourd'hui. Le gouvernement révolutionnaire russe a parfaitement reconnu le droit des Lettons à l'autonomie et ils n'ont nul besoin d'être secourus par les Allemands pour assurer leurs droits nationaux.

LA SUÈDE A VIOLÉ LA NEUTRALITÉ

Les révélations de M. Lansing et les preuves qu'il a fournies.

La révélation que vient de faire M. Lansing est une preuve nouvelle de la vigilance des États-Unis et de l'énergie avec laquelle ils sont résolus à conduire la guerre. Pas plus en matière de dépêches qu'en matière d'approvisionnement, le gouvernement de M. Wilson n'est disposé à tolérer de fautes. L'heure des complaisances pour les neutres favorables à l'Allemagne est passée.

La complicité de la Suède a été d'une nature telle que le gouvernement suédois lui-même se trouve mis en cause. Il a commis, en effet, une violation flagrante et grave de la neutralité en mettant son chiffre à la disposition de l'Allemagne. La légation de Suède à Buenos-Aires chiffrerait elle-même les dépêches du ministre d'Allemagne à Berlin. Ces dépêches, relatives à des faits de guerre tels que des torpillages de navires, étaient naturellement adressées au ministère des Affaires étrangères à Stockholm qui, après les avoir déchiffrées, les communiquait à l'Allemagne. Ce procédé inadmissible engage lourdement la responsabilité de la Suède.

Il va sans dire que les Alliés relèveront comme il convient, et comme leurs intérêts et leur dignité le demandent, la violation de neutralité commise par la Suède. Leurs gouvernements vont échanger leurs vues à ce sujet et s'entendre pour une action concertée, qui devra être énergique. Elle viendra justement au milieu des élections suédoises : la faute grave commise par le ministre Swartz dictera son devoir au peuple suédois qui a témoigné si souvent de son antipathie pour la politique activiste et germanophile.

Reste l'autre face de l'affaire, celle que l'on verra de Buenos-Aires. La République Argentine croyait avoir remporté un succès diplomatique sur l'Allemagne au sujet de la guerre sous-marine. Elle saura maintenant que le ministre d'Allemagne conseillait à son gouvernement de couler les navires argentin de façon à n'en pas laisser de traces. Combien de temps, après cela, le comte de Luxbourg pourra-t-il rester à Buenos-Aires?

Jacques BAINVILLE.

Les télégrammes du comte Luxbourg

WASHINGTON, 9 septembre. — Le secrétaire d'État a fait la déclaration suivante : « Le département d'État s'est assuré la possession de certains télégrammes du comte Luxbourg, chargé d'affaires d'Allemagne à Buenos-Aires, au ministère des Affaires étrangères à Berlin, lesquels — je regrette d'avoir à le dire — ont été envoyés de Buenos-Aires par la légation suédoise, comme étant des messages officiels suédois adressés au ministère des Affaires étrangères de Stockholm. »

En même temps, il publie un certain nombre de ces télégrammes, dont des copies ont été soumises au ministre de Suède et à celui de l'Argentine, pour être transmises à leurs gouvernements, comme preuve de l'exactitude des allégations du département d'État. Ce département refuse de donner aucun détail complémentaire.

Voici la traduction de ces télégrammes :

Mai 1917 n° 32. — Le gouvernement argentin a maintenant relâché les navires allemands et autrichiens que l'on avait jusqu'ici retenus. A la suite du règlement de l'affaire du *Monte-Protégé* un grand changement s'est produit dans le sentiment public et le gouvernement, à l'avenir, ne donnera de papiers que pour aller jusqu'à Las Palmas. Je demande que le vapeur *Gran Guazo*, 31 janvier (autrefois dit : qui partit le 31 janvier), 300 tonnes, et qui approche maintenant de Bordeaux afin de changer de pavillon soit épargné si possible ou bien coulé sans laisser de traces.

LUXBOURG.

3 juillet 1917. — J'apprends de source digne de foi que le ministre suppléant des Affaires étrangères, qui est un anglophile notoire, a déclaré au cours de la séance secrète du Sénat, que la République Argentine exigerait de Berlin la promesse de ne plus couler de navires argentins et que, dans le cas où Berlin refuserait, les relations seraient rompues. Je conseille que l'on refuse et que, le cas échéant, on fasse appel à la médiation de l'Espagne.

LUXBOURG.

9 juillet 1917, n° 64. — Sans manifester de tendances à faire des concessions, ajoutez votre réponse à la note argentine jusqu'à ce que vous receviez de nouveaux rapports. Un changement de ministère est probable. En ce qui concerne les vapeurs argentins, je conseille soit qu'on les force à regagner leurs ports, soit qu'on les laisse sans laisser de traces, soit qu'on les laisse passer. Ils sont tous de tonnage tout à fait petit.

LUXBOURG.

Il semble qu'en livrant sans commentaire ces télégrammes à la presse, le gouvernement américain ait voulu :

1^o Exposer les relations existant entre l'Allemagne et la Suède, du moins en ce qui concerne leurs légations respectives en Argentine ;

2^o Révéler à l'Argentine (où l'influence allemande se fait plus sentir que dans tout le reste de l'Amérique) la façon dont l'agent diplomatique allemand accrédité auprès d'elle donnait des instructions secrètes pour la destruction des navires et la manière dont il guidait le gouvernement allemand dans ses rapports diplomatiques avec l'Argentine.

Un patrouilleur coulé en Méditerranée

Le grand patrouilleur *Colo II* a été torpillé en Méditerranée par un sous-marin dans la journée du 22 août et a sombré aussitôt. Il y avait à bord 257 personnes, équipage et passagers compris.

38 ont disparu, dont 37 appartenant à la marine militaire, et un officier serbe. Leurs familles sont prévenues.

D'autre part, 4 officiers serbes ont été faits prisonniers par le sous-marin.

SITUATIONS Brochure envoyée franco PIGIER, 53, rue de Troiti, Paris

M. RIBOT A RENONCÉ HIER SOIR AU MANDAT DE CONSTITUER LE NOUVEAU MINISTÈRE

C'est le refus des socialistes de lui apporter leur concours qui a finalement entraîné l'échec de ses démarches.

M. Ribot a décliné hier soir la mission de former le nouveau cabinet qu'il avait accepté samedi du président de la République. Voici la note communiquée à ce sujet, tard dans la soirée, par la présidence du Conseil :

M. Ribot avait réuni les éléments du ministère qu'il s'était chargé de constituer lorsque à 3 heures de l'après-midi les délégués du groupe socialiste sont venus lui déclarer qu'ils ne croyaient pas pouvoir engager la responsabilité de leur groupe dans la constitution du cabinet. Dans ces conditions, M. Albert Thomas a fait connaître qu'il lui était impossible de maintenir le concours qu'il avait promis.

Néanmoins M. Ribot était décidé à former le ministère. Mais, à la réunion qui s'est tenue dans la soirée pour la constitution définitive du cabinet, M. Painlevé a déclaré qu'il ne croyait pas qu'il fût possible de se passer du concours des socialistes.

En présence de cette déclaration, M. Ribot, d'accord avec tous les membres de la réunion, s'est rendu à l'Élysée où il a remis au président de la République le mandat qui lui avait été confié.

M. Poincaré fera donc appeler ce matin un nouvel homme politique à qui il offrira la mission confiée tout d'abord à M. Ribot. On s'accordait hier soir pour prévoir que M. Painlevé serait appelé à ce sujet à l'Élysée.

La liste qui, déjà, était établie.

Nous pouvons ajouter qu'à la réunion tenue au quai d'Orsay, à laquelle la note qu'on a lue plus haut fait allusion, assistaient, avec M. Alexandre Ribot, MM. Bienvenu Martin, Painlevé, Chaumet, Steeg, Joseph Thierry, Loucheur, Fernand David, Clémentel, L.-L. Klotz, Desplas, Raoul Péret, Maurice Long et Renard qui devaient faire partie du nouveau ministère.

M. Léon Bourgeois n'était pas venu, mais il devait entrer dans la combinaison avec le portefeuille de l'Instruction publique.

M. Bienvenu Martin devait prendre le portefeuille de la Justice ; M. Long, celui du Ravitaillement ; M. Renard, celui du Travail ; M. L.-L. Klotz devait être placé à la tête d'un nouveau département ministériel : celui de la Reconstitution du pays, créé en vue de l'organisation économique d'après-guerre et de la restauration des régions libérées.

M. Steeg devait prendre le portefeuille de l'Intérieur ; M. Loucheur, celui de l'Armement, que laissait vacant la retraite de M. Albert Thomas.

M. Raoul Péret devenait ministre des Colonies.

Le portefeuille du Ravitaillement avait été offert tout d'abord à M. Tournon, qui l'avait décliné pour garder toute sa liberté dans la discussion de la loi sur les dommages de guerre au Sénat ; celui de l'Instruction publique, à M. René Renoult, qui avait ex-

primé ses préférences pour un autre portefeuille.

Aucune divergence de vues ne s'était manifestée sur le programme de M. Ribot pour le nouveau cabinet qui, selon la formule présentée, devait « appliquer le plus rapidement possible les sanctions judiciaires à tous les faits criminels qui sont, actuellement poursuivis, ne rien négliger pour découvrir les auteurs des menées contre la défense nationale et ne se laisser arrêter par aucune considération de personnes ; conduire la guerre avec toute l'énergie nécessaire, ne toucher à aucune des libertés à condition que leur exercice ne soit pas confondu avec la propagande qui tendrait à démoraliser le pays ».

Sur tous ces points, M. Ribot était complètement d'accord avec tous ses collaborateurs, notamment avec M. Bienvenu Martin qui avait accepté le portefeuille de la Justice, décidé à faire une lumière rapide et complète sur les scandales dont il est actuellement question.

L'attitude des socialistes

L'échec de la combinaison n'est donc dû qu'à l'attitude des socialistes qui a provoqué la retraite de M. Albert Thomas, puis — par contre-coup — celle de M. Painlevé.

Cette attitude était d'ailleurs prévue. Si la motion Renaudel, votée vendredi par le groupe socialiste, ne disait pas explicitement que ce dernier refuserait sa collaboration à un ministère présidé par M. Ribot, il ressortait en effet de la discussion que ses préférences allaient ailleurs.

Dès lors, on pouvait s'attendre à voir M. Albert Thomas refuser de faire partie du nouveau ministère.

M. Deschanel chez M. Ribot

Signalons enfin que, hier soir, vers sept heures, M. Paul Deschanel, président de la Chambre, vint à la présidence du Conseil s'entretenir avec M. Ribot de la situation politique et aussi, vraisemblablement, d'une autre affaire qui cause quelque émotion dans les milieux parlementaires.

A ce moment, M. Ribot pensait encore aboutir le soir même et constituer son cabinet.

A LA CHAMBRE

De nombreux députés étaient venus hier au Palais-Bourbon pour suivre la crise et les négociations de M. Ribot. Ils s'entretenaient surtout de la retraite de M. Albert Thomas et de ses conséquences parlementaires possibles.

M. Albert Thomas avait été vivement sollicité par M. Ribot de conserver le portefeuille de l'Armement. Mais il s'était incliné devant la décision de son groupe qui, par l'envoi d'une délégation, dont il faisait lui-même partie avec MM. Renaudel, Moutet, Adrien Veber et Hubert Rouger, fit savoir à 3 heures de l'après-midi, au président du Conseil, que les socialistes unifiés ne pouvaient lui donner leur concours en entrant dans son nouveau cabinet.

On a vu que M. Ribot n'en continua pas moins ses pourparlers.

Un piège trop visible

Par sa réponse au pape, le chancelier croit pouvoir abuser M. Wilson.

C'est aujourd'hui que la commission des quatorze se réunit chez le chancelier pour arrêter le texte de la réponse de l'Allemagne au Saint-Siège. En réalité, c'est surtout à M. Wilson que l'on s'efforcera de répliquer.

Après avoir bien étudié la note du président, les Allemands ont cru y découvrir qu'il y avait peut-être un moyen de satisfaire aux conditions posées par l'Amérique. Sur la Belgique, par exemple, considérée comme une des pierres d'achoppement de la paix, l'Allemagne se montrerait prête aux plus larges concessions de forme, tout en gardant deux moyens de peser sur la Belgique. D'abord elle maintiendrait la fameuse division administrative qui oppose les Flamands aux Wallons. Ensuite elle se donnerait à elle-même une hypothèque sur la Belgique en offrant de réparer les dommages causés par un prêt d'argent. Telle est sa façon d'entendre les réparations stipulées par les Alliés.

Pour la Pologne, la solution proposée, qui livrerait celle-ci au complice de Vienne, sera aussi hypocrite mais pas plus satisfaisante. Quant à l'Alsace-Lorraine, les combinaisons diverses d'« autonomie » seront de nouveau agitées, sans d'ailleurs que l'Allemagne s'engage en quoi que ce soit à lâcher sa proie.

Se méfiant néanmoins que le président Wilson ne se laisse pas prendre à ces grossiers subterfuges, le chancelier a déjà organisé une mise en scène : la presse pangermaniste et conservatrice, dûment stylée, est partie à fond de train contre ses propositions, qu'elle déclare honteuses. Le Reichstag, Erzberger et Scheidemann sont violemment attaqués, en sorte que la réponse allemande puisse avoir l'air d'un large sacrifice consenti à l'élément parlementaire et aux idées démocratiques.

L'Allemagne se trompe lourdement sur le gouvernement de Washington si elle le croit capable de tomber dans le piège.

BERNE, 9 septembre. — Des nouvelles parvenues de Berlin annoncent que la commission spéciale est convoquée pour lundi chez le chancelier de l'empire.

On croit que dans cette réunion sera élaboré le texte de la réponse à la note pontificale.

Echecs allemands

Contre-attaques repoussées sur la rive droite de la Meuse.

C'est en vain que les Allemands ont réagi par de violentes contre-attaques sur les positions que nous venons de conquérir à l'est d'Ornes. Sur la plus grande partie de notre nouveau front, nos tirs de barrage ont brisé les vagues d'assaut en avant de nos lignes.

Sur quelques points seulement les détachements ennemis ont pu passer jusqu'à nos tranchées ; des combats corps à corps se sont engagés, dont nos soldats sont sortis vainqueurs. Nous avons maintenu toutes nos positions. C'est pourquoi le commandement allemand se résigne aujourd'hui à un commencement d'aveu : il nous concède une partie du bois Le Chaume, alors que nous l'occupons en totalité, et « la croupe à l'est de ce bois », sans dire que cette croupe comprend toute la crête qui s'élève, au nord du bois des Caurières, jusqu'à la cote 355.

Le nombre des prisonniers est de plus de huit cents, et les pertes de l'ennemi sont en proportion.

Un succès britannique

Les troupes britanniques ont, de leur côté, exécuté une attaque sur un secteur où, depuis plusieurs jours, les reconnaissances se multipliaient : celui d'Hargicourt, ou plus exactement de Villaret, au sud-est d'Hargicourt. C'est à cet endroit que la ligne se rapproche le plus de la route de Cambrai à Saint-Quentin, d'où elle n'est plus distante que de deux kilomètres à peine. Sur une étendue de plusieurs centaines de mètres, nos alliés ont pénétré dans les tranchées établies sur le coteau qui domine la route, et ramené des prisonniers. Cette opération n'a pas d'autre caractère que celui d'un vaste coup de main, mais elle marque une reprise d'activité sur le front britannique, dont nous aurons sans doute à constater sous peu le développement.

Jean VILLARS.

Des bombes sur Ostende

AMSTERDAM, 9 septembre. — Un communiqué officiel de Berlin annonce que la ville d'Ostende a été bombardée, mais sans qu'aucun dégât ait été causé aux ouvrages militaires. — (Radio.)

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LES CONTES D'EXCELSIOR

UN CONNAISSEUR

PAR SHERIDAN

— Et vous, jeune homme, vous êtes aussi voyageur de commerce ?

Dans la salle basse et enfumée de l'hôtel du Cheval Blanc, à Blans, le gros aubergiste s'était rapproché de Jacques Mercœur.

— Pas précisément, répondit ce dernier.

Et mis en confiance par l'air débonnaire de son interlocuteur :

— Jusqu'à présent, j'étais artiste... Dui, peintre. Mais maintenant vous me voyez désemparé, déçu... Pour être artiste, voyez-vous, il faut aujourd'hui un courage et une endurance dont je ne suis sans doute point capable, puisque j'ai été forcé de renoncer...

Le jeune homme soupira. Par habitude il alluma une cigarette, et tout en suivant sa fumée des yeux :

— Sans fausse modestie, j'ai cependant un certain talent. Mais la lutte est trop horrible, les critiques sont trop féroces ! Si encore ils avaient dit du mal de ma peinture. Mais non, même pas ! La conspiration du silence. Il faut supplier pour avoir un article, quémander et s'agenouiller pour obtenir quelques lignes. Et moi je suis trop fier ! Si encore j'étais riche ! Mais la réclame est chère, et comme, de nos jours, la publicité seule peut faire connaître — même un génie...

Face à l'hôtelier, le regard de Mercœur exprimait une désillusion profonde.

— Les marchands n'exposent plus chez eux que les noms très connus et je me bornais à faire don de mes œuvres à des tombolas de bienfaisance. Alors, pour vivre, je brocante pour le compte d'un gros antiquaire, je cherche en province des meubles amusants, des curiosités... Des tableaux aussi, ajouta le peintre avec un rictus amer. On m'a dit que dans cette région...

— Certes ! approuva l'hôtelier. Notre contrée est riche et les amateurs nombreux. Vous pourriez aller de ma part chez le comte de Valcrocy... Vieille et noble famille, mais quasi ruinée. Vous feriez peut-être quelques bonnes affaires !

Et en tapant sa grosse pipe contre le talon de son brodequin :

— Allons, jeune homme, du courage, que diable ! Il ne faut point vous laisser battre. La vie est belle parfois, et puis vous êtes si jeune !

Le lendemain, dès les premières heures, une antique calèche, louée à un rariroster du bourg, emmenait Jacques Mercœur au domaine de Valcrocy. La route était jolie. A chaque tournant du chemin, un nouveau point de vue venait s'offrir aux yeux émerveillés de l'artiste. Mais celui-ci, bien décidé à ne plus se souvenir qu'il avait été peintre, fermait à demi les yeux :

— Puisque j'ai renoncé, se répétait-il avec volonte, puisque j'ai renoncé...

Et sans plus vouloir approfondir sa peine, il se fit annoncer au comte, chez lequel il venait d'arriver.

Pier de sa collection, peut-être aussi heureux de pouvoir traiter quelque avantageux marché, Valcrocy reçut noblement Jacques Mercœur. Avec une pointe de légitime orgueil, il guida le jeune homme à travers les dédales d'un château où — dernière richesse d'une antique famille — les meubles rares s'entassaient :

— Voyez, monsieur, cette commode Louis XVI... entièrement en bois de rose... inutile de vous faire remarquer la finesse de la marqueterie... Et que dites-vous de ce bonheur-du-jour ?

Puis ce fut le tour des tableaux. Dans la galerie, accrochés au hasard, les chefs-d'œuvre se succédaient sans aucun ordre apparent. Chaque école était si splendide.

— Et ce Rubens, monsieur... et ce Corot... Voyons, voulez-vous me faire une offre raisonnable pour ce Lawrence ?

Mais Jacques n'écoutait plus. Parmi tant de toiles, il venait de reconnaître une de ses œuvres — à lui — un sous-bois fait naguère à Chaville.

Muet de surprise, il restait en arrêt, n'osant questionner le comte.

— Eh ! eh ! jeune homme ! Je vois que vous êtes connaisseur ! Vous voudriez sans doute m'acheter cette étude. Mais, à mon grand regret, il me faut vous avouer que je ne m'en séparerai jamais. Car « ça », monsieur, c'est un chef-d'œuvre, un vrai, et bien que l'auteur soit un inconnu, c'est un morceau de maître. Regardez ces fondus, ces clairs-obscur : un chef-d'œuvre, je vous dis !

Et comme le peintre demeurait médusé, l'autre continuait, tout heureux :

— C'est une de mes filles qui l'a gagnée à la loterie des Enfants tuberculeux. Il ne me coûte donc rien, mais je ne le céderais plus pour un empire et je me verrais mourir de faim à côté, plutôt que de m'en déposséder. Ah ! le peintre qui a fait cela peut dire qu'il a un fier génie, monsieur !

Le cœur battant de joie, Jacques écoutait. Ah ! que lui importait maintenant la critique, puisqu'il avait su toucher le vrai public ! Que lui importait la petite célébrité du boulevard puisqu'il avait su faire vibrer un vieillard inconnu ! Et il entrevit sa toute-puissance, tandis qu'une larme montait à ses paupières.

— Eh bien, quoi donc, jeune homme, vous pleurez ?

— Je me suis levé de bonne heure, répondit Mercœur, souriant à nouveau, l'air était très frais en voiture et je me suis sans doute enrhumé...

SHERIDAN.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

DEPUIS TROIS ANS, STOCKHOLM TRANSMETTAIT LES CABLOGRAMMES CHIFFRÉS DE L'ALLEMAGNE

Pourtant, en 1915, le gouvernement suédois avait promis de faire cesser ces abus inadmissibles.

LONDRES, 9 septembre. — Les révélations de M. Lansing causent une grande sensation dans tous les milieux de Grande-Bretagne.

L'agence Reuter apprend que l'Allemagne, depuis la déclaration de guerre, se trouvant privée de communications avec les pays étrangers, sauf dans les pays limitrophes, semble ne pas avoir tardé à faire accepter au ministère des Affaires étrangères de Stockholm le rôle de bureau télégraphique à son usage. Depuis trois ans, le ministère des Affaires étrangères de Stockholm semble transmettre régulièrement, et de façon continue, des cablogrammes allemands en langage chiffré sous couleur de messages gouvernementaux suédois.

Des télégrammes en langage conventionnel avec la signature du ministre des Affaires étrangères adressés aux légations suédoises de certains pays étrangers ont été remis par la légation suédoise à la légation allemande du même pays. Ces messages étaient en réalité des messages allemands chiffrés, et la légation de Suède jouait le rôle de simple intermédiaire. Les ministres allemands dans les pays étrangers télégraphiaient également à Berlin sous le couvert du ministre suédois qui signait et expédiait les télégrammes comme des télégrammes gouvernementaux suédois à l'adresse du ministre des Affaires étrangères de Stockholm, qui en effectuait la transmission à Berlin.

En ce qui concerne le continent américain, la pratique habituelle paraît avoir été pour l'Allemagne de faire transmettre par le gouvernement de Stockholm la plupart des télégrammes à la légation suédoise à Buenos-Aires ; de là, la légation allemande les retransmettait en langage conventionnel et les retransmettait aux ministres allemands des autres pays.

Il paraît que dès le printemps de 1915 le gouvernement britannique savait que la Suède avait mis à la disposition de l'Allemagne ces facilités télégraphiques. Le gouvernement britannique avait en conséquence prévenu la Suède que, si elle ne donnait pas l'assurance précise que ces abus cesseront, il serait nécessaire d'imposer des restrictions aux télégrammes chiffrés suédois transmis par les câbles britanniques.

Le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires

étrangères britanniques, agissant sur les ordres de sir Edw. Grey, en ministre de Suède. Celui-ci tarda à donner une réponse et il fallut lui rappeler l'importance de cette question. Alors au nom de son gouvernement, le ministre de Suède donna l'assurance que dorénavant ces abus cesseraient et que jamais plus des télégrammes chiffrés de cette nature ne seraient acheminés par les voies officielles suédoises.

Stockholm aussi ne manqua pas de donner des assurances semblables. Le 2 juillet 1915, le ministre britannique annonça que le gouvernement suédois avait promis de ne plus envoyer ni recevoir de télégrammes pour le compte des Allemands. Le 10 août, il appela de nouveau l'attention du ministre suédois des Affaires étrangères sur les abus en question. Celui-ci, tout en reconnaissant que peut-être autrefois il y avait eu quelques négligences, déclara que ces abus avaient cessé depuis longtemps déjà et qu'ils ne se reproduiraient plus.

La publication de ces télégrammes par le département d'Etat montre aux neutres quelle confiance on peut avoir dans les promesses allemandes ou dans les offres de concessions allemandes. On y voit à Buenos-Aires un représentant de l'Allemagne préconisant l'assassinat en mer de sujets du pays auprès duquel il est accrédité, car il importe que ce pays ne sache pas les faits commis et ne devienne pas l'ennemi de l'Allemagne.

Il faut pour cela que les navires soient coulés sans laisser de traces. Telles sont les pratiques allemandes dont l'Argentine, la Norvège et les autres neutres ont à souffrir.

Le gouvernement allemand se donne l'apparence d'être magnanime à l'égard de la République Argentine. Il assure que dans la zone de guerre les navires argentins ne risquent rien de ses sous-marins, et la République Argentine, confiante, donne à ses navires leurs papiers jusqu'à Las Palmas ; mais, en réalité, la sécurité des navires argentins sera due à l'engagement pris par la République Argentine de ne pas permettre à ses navires de pénétrer dans la zone.

Telle est la victoire diplomatique remportée récemment par l'Argentine !

Un sous-marin allemand interné à Cadix

MADRID, 9 septembre. — M. Dato vient de déclarer aux représentants de la presse que ce matin, à neuf heures et demie, est arrivé à Cadix un sous-marin allemand avarié.

Ce sous-marin, convoyé par un torpilleur espagnol a été, en vertu d'un récent décret, interné à Cadix à l'arsenal de Karaka.

C'est le quatrième sous-marin allemand qui ait pénétré dans un port espagnol depuis le début des hostilités et c'est le deuxième qui ait été l'objet d'un internement.

Le « Parti de la patrie allemande »

ZÜRICH, 9 septembre. — On télégraphie de Berlin qu'un nouveau parti politique intitulé : « Parti de la patrie allemande », s'est fondé à Königsberg le 2 septembre, jour anniversaire de la bataille de Sedan.

La composition de son bureau constitue déjà un programme. Son président d'honneur est le duc Johann Albrecht de Mecklenbourg ; son président l'amiral von Tirpitz, et son vice-président le docteur Kapp, personnage connu par ses attaques furieuses contre M. de Bethmann-Hollweg.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Au cours de la nuit, nos détachements ont exécuté divers coups de main dans les lignes allemandes, notamment vers la ferme La Roëre, à l'est de Reims, et dans la région Maisons-de-Champagne ; nous avons ramené du matériel et fait un certain nombre de prisonniers.

Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont lancé une violente contre-attaque sur les positions que nous avons conquises hier dans le secteur bois des Fosses-bois des Carrières. Les tentatives ennemies ont été brisées par nos feux, qui ont infligé de lourdes pertes aux assaillants. En quelques points du front d'attaque, des combats acharnés ont eu lieu ; nos troupes ont résisté énergiquement et, après des alternatives d'avance et de recul, ont maintenu leurs positions.

LE CHIFFRE DES PRISONNIERS QUE NOUS AVONS FAITS DANS LA JOURNÉE DU 8 S'ÉLÈVE A ENVIRON 800. NOS RECONNAISSANCES POUSSÉES EN AVANT DU BOIS DES FOSSES ESTIMENT A PLUS D'UN MILLIER LE NOMBRE DE CADAVRES ENNEMIS RESTÉS DEVANT NOS LIGNES DANS CETTE RÉGION.

Sur la rive gauche de la Meuse, grande activité des deux artilleries sans action d'infanterie.

23 HEURES. — Ce matin, après une intense préparation d'artillerie, les Allemands ont attaqué en force nos positions de la rive droite de la Meuse sur une étendue de 3 kilomètres environ de part et d'autre de la cote 344. Sous la violence de nos feux, l'attaque ennemie a été brisée et n'a pu aborder nos lignes sur la plus grande partie du front. Des détachements ennemis qui avaient réussi à prendre pied à l'est et à l'ouest de la cote 344 ont été rejetés par une contre-attaque vigoureuse de nos troupes qui ont intégralement rétabli leurs lignes et fait une cinquantaine de prisonniers.

Au cours de l'après-midi, les Allemands ont renouvelé leur tentative contre nos nouvelles positions au nord du bois Le Chaume. A quatre reprises, nos feux ont rejeté les assaillants dans leurs tranchées de départ. L'ennemi a laissé des prisonniers entre nos mains.

Des colonnes allemandes au nord du bois de la Waville ont été prises sous le feu de notre artillerie et fortement ébranlées. Canonnade intermittente sur le reste du front.

Front britannique

13 HEURES. — Les troupes qui occupent nos lignes à l'est de Villeret (sud-est d'Hargicourt) ont attaqué ce matin et sont parvenues à pénétrer dans les tranchées allemandes, sur un front de plusieurs centaines de mètres. Un certain nombre de prisonniers sont restés entre nos mains.

Des coups de main exécutés avec succès cette nuit, vers Gavrelle et à l'est de Vermelles nous ont valu des prisonniers. Activité de l'artillerie ennemie vers Westhoek.

Au cours d'une opération de détail au nord-est d'Ypres, nous avons fait 13 prisonniers.

22 HEURES. — L'opération de détail exécutée avec succès ce matin, au sud-est d'Hargicourt, a permis aux troupes du Northumberland d'enlever environ 600 mètres de tranchées allemandes au sud des positions conquises par nous le 25 août dans cette région. Cinquante-deux prisonniers et deux mortiers de tranchée sont, en outre, restés entre nos mains.

Nos troupes attaquaient, au même moment, un élément de tranchée allemande qui devait compléter notre ligne à l'est de

la ferme de Malakoff et s'en emparaient à la suite d'un violent combat qui a coûté de lourdes pertes à l'ennemi.

Deux détachements ont attaqué, cette nuit, deux de nos postes au sud d'Hollebeke. A la suite d'un vif engagement qui lui a coûté de nombreuses pertes, le premier est parvenu à pénétrer dans notre poste ; trois de nos hommes ont disparu. Le deuxième a été rejeté avec pertes.

Une attaque allemande contre nos tranchées du bois d'Inverness a été repoussée ce matin. L'ennemi a laissé douze prisonniers entre nos mains.

Nous avons légèrement amélioré notre position, cette nuit, au nord de Saint-Julien.

Front belge

Fusillade et canonnade intermittente sur presque tout le front. Lutte d'artillerie assez vive au nord de Monastir.

Dans la région comprise entre le lac Malik et le lac d'Ochrida, un coup de main nous a permis d'occuper les hauteurs à l'ouest et au nord-ouest de Placa.

Front italien

La lutte d'artillerie se poursuit sans interruption au nord-est de Gorizia.

Sur le reste du front, on signale des actions de patrouilles et des opérations de bombardement.

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la direction de Riga, l'adversaire, après avoir jeté des ponts sur le cours inférieur de l'Aa livonienne, concentre ses effectifs sur la rive nord de cette rivière, protégé par sa cavalerie, qui continue à effectuer des reconnaissances de nos positions sur la chaussée de Pskov.

Dans la direction de Segovolt, il y a eu des combats entre les avant-gardes ennemies et nos éléments de cavalerie, qui atténuent la pression des Allemands.

Plus au sud, jusqu'au bord de la Dwina, fusillade de nos avant-postes sur les avant-gardes ennemies. Nos reconnaissances aériennes signalent une animation considérable dans les stations terminus des chemins de fer de l'ennemi, en avant de Jacobstadt et de Dwinsk.

Sur le reste du front, rien d'important à signaler.

FRONT ROUMAIN. — Le soir du 8 septembre, dans la région au sud de la ville de Eadautz, l'ennemi, après avoir exécuté des feux de barrage, a attaqué un secteur de nos positions au sud de Arbori ; mais il a été rejeté par notre contre-attaque.

Sur les autres secteurs de ce front, fusillade et reconnaissance d'éclaireurs.

Le 7 septembre, une escadrille d'avions ennemis a opéré un raid sur la gare d'Ajoud, où elle a lancé des bombes.

FRONT DU CAUCASE. — Fusillade.

AVIATION. — Nos avions ont lancé des bombes sur les dépôts ennemis près du village de Ridze (au nord-ouest de Postawy) ainsi que sur le village de Ozaritschi (canal de Oghin), où se trouve l'état-major d'un régiment allemand.

Front de Macédoine

Pendant les journées du 8 et du 9 septembre, l'artillerie allemande s'est montrée active contre nos ouvrages et nos communications, spécialement la nuit, au moyen d'obus toxiques. Des pièces à longue portée ont canonné nos cantonnements. Notre artillerie a riposté par des tirs de harcèlement et de neutralisation.

Ce que l'on dit à l'étranger

LES ELECTIONS SUEDOISES

La Gazette de Francfort :

Une victoire de Branting, c'est-à-dire une victoire des partis de gauche orientés vers l'Angleterre, ne pourrait pas rester indifférente à l'Allemagne. Ce que les partis suédois de gauche désirent, c'est la suspension de toute exportation de destination de l'Allemagne. C'est seulement dans cette politique que Branting voit la possibilité de libérer la Suède de la situation difficile dans laquelle elle se trouve aujourd'hui.

Tout cela ne peut pas nous laisser indifférents, parce que si vraiment les partis de gauche devaient être vainqueurs et réaliser leur programme, cela entraînerait pour la Suède à se déclarer contre l'Allemagne. C'est pour cela que les élections suédoises ont pour l'Allemagne un intérêt tout à fait spécial.

LES REGRETS DE L'ALLEMAGNE

La Gazette de Francfort :

Il y avait, en août 1914, des gens chez nous qui, quand nos armées remportèrent leurs premières victoires, croyaient déjà que le plus gros de la guerre était fait et montraient du doigt sur les cartes tout ce que l'Allemagne devait prendre et garder. Ils considéraient la guerre comme une joyeuse passe d'armes. Sa dureté, les sacrifices effroyables qu'elle impose en biens et en vies humaines montrent combien ces exigences, divagations nées de l'hypertrophie du sentiment national, étaient inconscientes et déraisonnables.

La commémoration de la victoire de la Marne

Chaque année, avec plus de ferveur, on commémore à Meaux, en une double fête religieuse et laïque, l'anniversaire de la victoire de la Marne, et cette cérémonie a réuni hier, pour la troisième fois, la foule nombreuse et recueillie qui communique dans le même culte du souvenir et le même respect de nos glorieux morts.

Tous les membres du « Souvenir français », à qui l'on doit l'initiative de cette commémoration, étaient présents à la cérémonie, où l'on remarquait le général de France, membre du conseil d'administration ; M. Niessen, secrétaire général ; le général Boelle, le général de Lamaze, le général Desceings, M. Delanney, préfet de la Seine ; M. Ambroise Rendu, vice-président du conseil municipal de Paris ; M. Froment-Meurice, vice-président du conseil général de la Seine ; M. Lugol, député et maire de Meaux, etc.

L'entrée du général Maunoury, au bras d'un officier aide de camp, fut saluée respectueusement par l'assistance et sa présence contribua pour la plus large part à l'émotion générale.

S. Em. le cardinal Amette, archevêque de Paris, fut reçu par le clergé ayant à sa tête l'abbé Mauduit, curé de la cathédrale, qui l'accompagna au trône dressé à gauche de l'autel et où prirent également place Mgr Touchet, évêque d'Orléans, et Mgr Marbeau, évêque de Meaux.

Mgr Touchet, prononçant le discours d'usage, rappela à quel point peut être tenue pour miraculeuse la victoire qui sauva la France et le monde.

La cérémonie, prit fin après l'absoute, qui fut donnée par le cardinal Amette, assisté par Mgr Marbeau.

A 2 heures de l'après-midi, la municipalité, entourant M. Georges Lugol, maire de Meaux, recevait les délégués du conseil municipal de Paris, ayant à leur tête M. Ambroise Rendu, et ceux du conseil général de la Seine, ayant à leur tête M. Froment-Meurice. Un grand nombre de sénateurs et de députés et de délégués de l'armée du général Pershing étaient présents.

Le général Maunoury, guidé par un officier d'ordonnance, gravit les marches du perron de l'Hôtel de Ville au milieu des acclamations respectueuses de la foule massée sur la place.

Un éloquent discours fut prononcé par M. G. Lugol qui salua les représentants américains et s'adressa ensuite plus particulièrement au général Maunoury pour rappeler les faits essentiels de la bataille dont l'existence même de la France était le terrible et suprême enjeu.

Après un défilé des délégations des sociétés patriotiques, de vétérans, d'anciens combattants de la Marne, de dames infirmières, etc., un long cortège d'automobiles visita les tombes isolées dans les champs et les grands ossuaires qui montrent au prix de quel indispensable sacrifice la patrie fut sauvée.

Partout, au pied des monuments, sur les terrasses décorées de la palme et de la cocarde et pieusement entretenues, furent déposées des couronnes et des fleurs. Cependant que les pèlerins à pied, les boy-scouts et les parents des disparus, partis dans le soleil, étaient surpris par le crépuscule bien avant d'avoir achevé le long itinéraire glorieux marqué à chaque pas par le meilleur sang de la France. — ROGER VALBELLE.

LES SPORTS

CYCLISME

Au Parc des Princes. — Prix de Boston. — Finale : 1. Trante, 2. Rousseau, 3. Beyl, 4. Simond.

Course par éliminations. — 1. Conder, 2. La-ville, 3. Moreau, 4. Dupont, 5. Forlini, 6. Fogs, 7. Magniez, etc.

La Revanche du match des trois. — Classement final : 1. Darragon, 2. Léon Didier, 3. Sérès.

Prix de Consolation. — 1. Chassot, 2. Beuignot, 3. Derrène, 4. Bernard.

Le Brassard de 500 m. — Meilleur temps : Rousseau, 34 s. 2/5. Le brassard reste à Deschamps, précédent détenteur.

La Revanche de Trouville-Paris. — 1. Pélissier, 2. Godivier.

FOOTBALL ASSOCIATION

Gallia Club (1) c. C.A. Vitry (1), 3-0 ; Gallia Club (2) c. C.A. Vitry (2), 6-1 ; E.S. Boulognaise (1) c. U.A.X.V. (1), 4-0 ; C.A. Boulognaise (1) c. U.S.A. Cléry (1), 4-0 ; U.S. Auteuil (1) c. U.S. Auteuil (m), 8-1 ; Paris Université Club (1) c. A. Rosaire (1), 8-1 ; Paris Université Club (2) c. C.A. Rosaire (2), 6-0 ; C.A.S. Générale (1) c. U.S. Suisse, 6-2.

LE "TIP" remplace le Beurro

2 fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Conestables
Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilos 9 fr. 25 ; 4 kilos 17 fr. 85.
AUG. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris

LE 3^e ANNIVERSAIRE DE LA MARNE. — DEVANT LA CATHEDRALE DE MEAUX

LE CARDINAL AMETTE (1) BENIT LA FOULE. ON APERÇOIT LE GÉNÉRAL MAUNOURY (2) DANS SA VOITURE

Hier fut commémoré le troisième anniversaire de la victoire de la Marne. Dans la matinée, un service religieux fut célébré à la cathédrale de Meaux sous la présidence du cardinal Amette, qu'assistaient M^{re} Marbeau et M^{re} Touchet. L'après-midi, à l'hôtel

de ville de Meaux, furent reçues des délégations des sénateurs et députés de Paris, du Conseil municipal et du Conseil général de la Seine et celles des anciens combattants de la Marne. Et devant les tombes des cimetières vinrent défiler des milliers de visiteurs.

LE MONDE

LES COURS

— Par décret royal récemment publié à Athènes, le 12 septembre, fête de la Saint-Alexandre, a été fixé pour la célébration de la fête annuelle de S. M. le roi des Hellènes.

Un Te Deum solennel sera célébré mercredi 12 septembre, à 11 h. 1/2, à l'église grecque de la rue Georges-Bizet.

NAISSANCES

— Mme Jean de Bonrepos, née Laudet, femme de l'inspecteur des finances, capitaine commandant l'aéronautique d'un corps d'armée, a mis au monde un fils : Gérard.

— La marquise de Certaines, née Chabanne, a donné le jour à un fils : Henri.

MARIAGES

— Dernièrement a été célébré, en l'église Saint-Amand de Cauderan, le mariage de Mlle Alice Richou avec le docteur Adrien Grigault, chef de laboratoire à la Faculté de Médecine, médecin aide-major, décoré de la croix de guerre.

— S. Gr. Mgr Calmot, évêque de Grenoble, vient de bénir, en l'église de Biviers (Isère), le mariage de Mlle Mathilde de Polignac avec M. Jean des Francs, aux armées.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du capitaine d'infanterie Pierre Bourgeois, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, fils de M. Paul Bourgeois, agent de change près la Bourse de Paris, et de Mme, née Hellet ;

Du sous-lieutenant Robert Ibels, fils du dessinateur, tombé devant Verdun à l'âge de vingt-deux ans, cité deux fois à l'ordre du jour ;

Du marquis de Caillères, représentant d'une des plus anciennes familles de Saintonge. Il laisse une fille qui a épousé M. de Lavault ;

De M. Pierre Kolb-Bernard, lieutenant de cavalerie observateur, tué en combat aérien.

Enseignement scientifique des Jeunes filles

A la rentrée d'octobre 1917, l'Institut Franklin adjointra à ses cours de Latin-Sciences et de Sciences-Langues pour la préparation au Baccalauréat des cours spéciaux préparatoires à l'entrée des Grandes Ecoles, Ecole Centrale des Arts et Manufactures, Ecole de Physique et Chimie, et toute autre du même genre qui viennent d'ouvrir ou ouvriront ultérieurement leurs portes aux Jeunes Filles. Ces cours seront confiés à des Ingénieurs de l'Ecole des Arts et Manufactures, de l'Ecole Supérieure d'Electricité, etc.

Institut Franklin, 37, boulevard St-Michel.

GRAND CHOIX DE TISSUS POUR PARDESSUS

Bien doublés, col velours

SUR MESURE 85

PARIS-TAILLEUR

3, Rue du Louvre, Paris

MÊMES MAISONS : 140, Boulevard St-Germain, 98, Rue Lafayette.

B L O C - N O T E S

DANS les nouvelles traductions qui ont été faites de l'étrange et scandaleuse correspondance que Guillaume II a entretenue avec le tsar Nicolas II au moment de la guerre de Mandchourie — l'empereur allemand y fait tous ses efforts pour amener l'empereur russe à contracter une alliance anglo-germano-russe qui eût constitué pratiquement l'abandon de l'alliance française — on a substitué le « tu » des expansions familiales au « vous » que les premiers traducteurs avaient employé. Ceux-ci avaient certainement été induits en erreur par la traduction anglaise du texte original des lettres échangées : on sait que la langue anglaise, en effet, ne connaît pas le tutoiement. En réalité, on sait que Guillaume II affecte d'employer le « tu » avec tous les princes de sa famille et ceux mêmes avec lesquels ne l'unit qu'un lien plus lâche de parenté. Les radiotélégrammes qu'il échangeait avec son beau-frère l'ex-roi de Grèce tutoyaient celui-ci. Et il est parfaitement sûr qu'il tenait à tutoyer également l'empereur de Russie.

Cela est d'autant plus caractéristique que la langue allemande, presque autant que la langue anglaise, répugne à l'usage de la seconde personne du singulier. Même dans les relations entre amis très intimes, on s'y parle à la troisième personne. Et les Allemands, d'ailleurs, le regrettent. Ils jaloussent tout tutoiement français, qu'ils jugent plus aimable et plus cordial.

C'est donc un peu artificiellement que Guillaume II a introduit l'emploi du « tu » avec les princes de sa famille immédiate et même les souverains avec lesquels il veut prouver qu'il est en relations d'amitié étroites. Mais il y a à cela des raisons assez profondes. Aux monarques et aux grands de la terre, le commun des mortels ne parle qu'à la troisième personne : « Votre Majesté veut-elle ?... » Son Altesse Sérénissime désire-t-elle ?... » Aussi l'usage du « tu » entre princes et souverains crée entre eux une espèce de franc-maçonnerie qui les met davantage encore au-dessus du reste de l'humanité. Sont égaux ceux qui peuvent se tutoyer. Et ceux qui ne peuvent, à leur égard, user du tutoiement sont évidemment des inférieurs.

Mais, pour un Allemand, ce « truc », si j'ose dire, demeure artificiel. Il n'y a guère, dans nos langages occidentaux, que le français et l'italien qui usent naturellement du « tu ». Et c'est pourquoi nous devons, sans le galvauder à des indifférents, conserver précieusement ce petit pronom. L'emploi tend malheureusement à s'en perdre dans les familles de ce qu'on est convenu d'appeler la bonne société. C'est dommage ! A la fin du dix-huitième siècle, il y avait paru une heureuse conquête qui prouvait plus d'affection, plus d'intimité entre les parents et les enfants, l'épouse et l'époux.

Mais aujourd'hui, aussitôt que vos moyens vous le permettent, les enfants recommencent à dire « vous » à leur père et à leur mère, et on se dit « vous » aussi, du moins devant le monde, entre mari et femme. On trouve ça plus chic !

Je connais un brave homme — et ce n'est pas non plus un imbécile — qui se refuse catégoriquement à sacrifier à cette nouvelle mode :

cela fait, du reste, le désespoir de sa conjointe, qui le juge « commun ». Il lui répond :

— Le « vous » en famille n'a jamais été que l'apanage des familles aristocratiques ou l'usage des familles paysannes. Les enfants des paysans disent « vous » à leurs parents, dans les campagnes restées fidèles aux vieilles coutumes, et les femmes à leurs maris, comme ceux et celles des grands seigneurs. Je ne suis pas un grand seigneur et pas davantage un homme des champs. Je ne tiens à passer ni pour l'un, ni pour l'autre. Je suis fils, petit-fils et arrière-petit-fils de bourgeois qui se sont toujours dit « tu ». Et je tiens à garder ma place.

Pierre MILLE.

Une belle capacité

C'est un député de l'Ouest. Nous ne citerons pas son nom :

Après la clôture du dernier comité secret du Sénat, quand eut lieu le fameux duel oratoire entre M. Clemenceau et M. Malvy, il s'était rendu au Luxembourg pour entendre le Tigre.

C'était là une idée qu'avaient eue aussi nombre de ses collègues. Aussi les deux couloirs d'accès à l'hémicycle, d'où les députés peuvent suivre les débats de la Haute-Assemblée, étaient-ils bondés.

Par une simple apparition au tambour d'entrée, ce parlementaire se rendit compte de la cohue :

— Pas la peine de pénétrer, dit-il, je serais serré, bousculé. Et je n'aime pas ça.

Et il se dirigea vers la buvette.

A huit heures du soir, il y était encore. Mais deux bouteilles d'un vieux porto — l'unique provision de ce vin réputé — étaient à sec.

Bien que n'ayant rien entendu de l'intéressante discussion, le député était satisfait. Les huissiers l'étaient moins et ils se montrèrent d'un air effaré cet homme si paisible qui « savait si bien boire ».

Prodigalité inopportune

Nous nous plaignons souvent et avec raison, nous écrit une lectrice, des exigences sans cesse croissantes de MM. les chauffeurs. Mais, on peut le leur dire gentiment, ne sont-elles pas surtout le fait des officiers permissionnaires ?

Il semble qu'un jeune officier qui vient en permission soit avec sa sœur. Au premier chauffeur qui les conduit au Bois, il donne 4 francs pour payer une course de 2 fr. 95. Au cocher qui les ramène place de la Concorde, il remet 2 fr. 50 alors que le compteur ne marque que 33 sous :

— Mais, remarque la jeune fille, tu donnes trop de pourboire. Trois francs cinquante la première fois et deux francs la seconde auraient été bien suffisants pour ces deux courses.

— Oh ! répondit l'artilleur, je n'ai pas le temps de compter. Puis, pour le peu de temps que nous passons ici, crois-tu qu'il soit agréable de voir les gens « vous » faire la tête » ou vous lancer de mauvaises pa-

roles ? Pour vingt sous de plus ou de moins...

Evidemment ! Mais ce sont ces vingt sous, répétés des milliers de fois, qui ont empoisonné les rapports des chauffeurs et de leurs clients.

La concurrence

Le bruit était arrivé jusqu'à nous que des changements importants allaient être apportés dans les programmes des études médicales.

Renseignements pris à la Faculté de médecine, nous pouvons déclarer que ces bruits sont pour le moment sans fondement et nos futurs docteurs ne trouveront rien de changé à la rentrée dans leurs règlements.

Cependant nous croyons savoir que, si l'administration ne s'est pas encore résolue à modifier les conditions d'inscription des étudiants en médecine, elle sera peut-être amenée, dans le courant de l'année scolaire, à réglementer les inscriptions dans un sens qui calmerait les inquiétudes des étudiants masculins.

Eh oui ! ceux-ci envisagent avec un peu d'effroi le nombre de plus en plus considérable de doctresses consacrées par la Faculté de médecine durant la guerre.

Ils se plaignent de la concurrence, et l'un d'eux, dans une lettre adressée au doyen, formulait la réclamation d'une façon humoristique, en disant :

« Les étudiantes travaillent à loisir l'anatomie générale, tandis que nous, étudiants, depuis trois ans, nous en sommes toujours au front ! »

Le thé du propriétaire

Un gros monsieur jovial annonce dans un salon :

— Demain, j'irai prendre le thé chez les X...

— Mais, lui demande-t-on, est-ce que les X... ne sont pas vos locataires ?

— Si, parfaitement !

— Il nous semblait qu'ils ne payaient pas leur loyer, et que, si l'on peut dire, vous étiez avec eux dans les plus mauvais termes ?

Le gros monsieur prend un temps, tire une bouffée de son cigare, puis déclare textuellement :

— Pourquoi serais-je en mauvais termes avec les X... ? Parce qu'ils ne me payent pas ? Ce n'est point une raison. Au contraire j'entretiens avec eux les meilleurs rapports, et je vais prendre le thé chez eux le plus souvent possible : c'est la seule façon qui s'offre actuellement à moi de rentrer dans mon argent !

Ce propriétaire ne manque pas d'esprit.

LE PONT DES ARTS

M. Jean Brunhes, professeur au Collège de France, publiera dans le prochain numéro du Correspondant une étude sur les plus lointaines origines du peuple de France. Troublantes perspectives sur notre préhistoire, car, au milieu d'une esquisse de civilisation, déjà l'art existait.

Les lettres n'ont point oublié la grâce sobre et le délicat sentiment de l'antiquité dont la baronne de Brimont témoigna lorsqu'elle écrivit les *Tablettes de cire*. Elle prépare, nous dit-on, un volume qui contiendra ses récents essais poétiques. Le titre n'en est pas encore choisi, pas plus que celui de sa pièce, un acte en vers, qu'elle destine à une œuvre

THÉÂTRES

La générale et la première d'aujourd'hui. — Cet après-midi au théâtre Réjane, répétition générale, ce soir, première d'Une Revue chez Réjane.

Cet après-midi : Réjane, 2 h., générale d'Une Revue chez Réjane. Ce soir :

Comédie-Française, relâche ; demain, 8 h. 30, le Marquis de Priola.

Opéra-Comique, jeudi, 7 h. 45, Mireille.

Odéon, 7 h. 30, la Vie de Bohème.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, l'illusionniste (Sacha Guitry).

Variétés, 2 h. 15 et 8 h. 15, la Femme de son mari.

Gymnase, 9 h. 45, les Deux Vestales.

Vanille, 8 h. 30, la Revue.

Châtelet, 8 h., le Tour du Monde en 80 jours.

Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son filleul.

Ambigu, 8 h. 30, le Maître de forges.

Antoine, 8 h. 25, M. Bourdin, professeur.

Réjane, 8 h. 30, Une revue chez Réjane.

Renaissance, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer ?

Porte-Saint-Martin, 8 h., le Chemineau.

Cluny, 8 h. 30, le Trombone de madame.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle Nuit ou le Dérailé.

Femina, 8 h., Sapho.

Grand-Guignol, 8 h. 30, la Petite Maud.

Scala, 8 h. 30, le Sursis.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

GLYCOMIEL

Gélie à base de Glycérine et de Miel anglais.

Souverain contre les rougeurs de la Peau.

Tubes 0.50 et 1.50 francs. 37, F. Poissonnière, Paris.

LA HERNIE

Les conséquences fâcheuses sont infailliblement supprimées par le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE.

Lire le Traité de la Hernie, envoyé gratis et discrètement par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS.

Applications tous les jours de 9 h. à 7 h. Passages tous les 2 mois dans les principales villes de province (Demander les dates).

L'application du CARBURATEUR ZÉNITH

à la PRESQUE TOTALITÉ des AVIONS MILITAIRES leur a donné les qualités qu'ont les milliers de voitures qui sont munies de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur ZÉNITH

Siege social et usines : 51, CHEMIN FEUILLAT. — LYON

Maison à Paris : 15, rue du Débarcadere Usines et succursales : Lyon, Paris, Londres, La Haye, Milan, Turin, New-York, Detroit, Genève.

Le siege social de LYON répond par courrier à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.